

FRANÇOISE GAILLARD

Créer, exposer

On le dit en crise. Et on accumule les preuves de sa déréliction. Les jugements négatifs à son endroit, fusent : nul, frivole, vide, cynique, plus laid que le laid. Et si ce *désamour* dont l'art contemporain fait actuellement les frais venait de ce soupçon qui, bien que non explicitement formulé, sous-tend tous les discours critiques, des plus modérés aux plus virulents : l'art n'est plus le vecteur de transmission de sa propre valeur ? Du coup on en vient à penser que l'art, aujourd'hui, a tout simplement cessé de transmettre. Nous disons bien de transmettre et non d'émettre, car jamais, au dire de ses contempteurs, il n'a autant encombré la scène culturelle et médiatique des fruits de ses gesticulations. Ce qui, d'ailleurs, le fait accuser d'avoir délaissé sa haute mission pour adopter, sans état d'âme, une stratégie purement signalétique. On en donne comme preuve la longue liste des artistes qui confondent création et promotion, des commissaires d'exposition qui confondent originalité et logo, des responsables d'achats publics qui confondent collection et accumulation de griffes. Et on stigmatise cette inféodation au modèle de la communication publicitaire en brandissant le catalogue des œuvres dont la visée n'est plus de susciter un quelconque plaisir esthétique, mais de produire un effet choc, fût-ce au prix de l'exploitation des registres les plus bas, à l'instar d'une célèbre marque italienne de vêtements.

Au fond, rien n'irait plus au pays des beaux arts, parce que l'art dit contemporain n'assumerait plus sa noble fonction de transmission. Reste bien évidemment à savoir ce que l'art, avant cette démission, avait à charge de transmettre. Quel était ce précieux dépôt auquel ni la modernité, malgré son impératif de nouveauté, ni les avant-gardes, en dépit de leur politique de rupture et de leur radicalité critique, n'avaient touché et que les artistes laisseraient en déshérence ? La réponse est simple dans son énormité. Ce que l'art avait à charge de transmettre n'était autre, en même temps que sa propre valeur, que la valeur rédemptrice de l'Art. Et c'est parce qu'il semble manquer aujourd'hui à cette mission, ontologiquement et conjoncturellement impossible, qu'on le taxe d'imposture, et qu'on le somme de répondre de son activité et de ses productions jugées décevantes devant le tribunal du (bon) goût et du sens commun. Car ce n'est pas d'être sorti de la place qu'il occupe toujours dans d'autres cultures, et qui fut sienne autrefois dans la nôtre, celle de fabriquer du beau, qu'on en veut à l'art contemporain. Il y a belle lurette que les avant-gardes ont fait passer l'art par-delà le beau et le laid, sans que son crédit n'ait été entamé, du moins auprès d'une élite initiée et légitimante. La déception relativement récente, à l'endroit de l'art actuel, a d'autres bonnes « mauvaises raisons ». Elle provient, essentiellement, du sentiment confus qu'une promesse par lui faite n'a pas été tenue : la promesse de maintenir une trouée vers la transcendance dans un monde où la raison n'a cessé de se déshumaniser en s'instrumentalisant. Refrain bien connu et trop souvent repris en chœur. Sauf que l'art n'a jamais rien promis. Surtout jamais rien d'aussi exorbitant. Qui donc, au moment où son autonomie le faisait changer de statut, l'a tenu sur les fonts baptismaux et a fait en son nom une telle promesse ? La réponse on la connaît : c'est la pensée romantique et son

Mac Collum,
*El 1 plaster
surrogates,*
1985

© MNAM/CCI.

avatar : l'idée moderne de l'art. L'art, on le sait, fut l'utopie de la modernité, quelque nom que l'on donne à cet « ailleurs » : supplément d'âme, dialogue avec l'invisible, refuge de la sacralité. Comme si la modernité s'était défaussée sur l'art de sa responsabilité à l'égard du vrai, du sens, de l'être, et que les philosophes, de Kant à Heidegger, y soient tous allés de leurs couplets pour légitimer cette défausse.

Mais voilà qu'aujourd'hui, parvenu à l'âge de sa confirmation, l'art ne renouvelle pas les vœux de son baptême. Et ce non renouvellement déconcerte. Il ébranle la croyance en l'art qui se fait, surtout qu'il se produit au moment où la valeur spéculative et les enjeux institutionnels ont encombré l'horizon de l'évaluation esthétique, entraînant une dérégulation de la production et l'anarchie dans les critères.

Il se peut que nous vivions une curieuse queue de la modernité, certains le disent, et que, pour cette raison, la pensée de l'art soit actuellement prise dans les contradictions propres au passage d'une époque à une autre. Mais l'art, quant à lui, est déjà entré dans ce nouvel âge où les promesses exorbitantes ne sont plus de saison. Et s'il s'est nécessairement révisé à la baisse, il ne faut pas trop vite en conclure qu'il ait renoncé à jouer, à sa nouvelle manière, un rôle tout à la fois critique et de résistance.